

## Audition anonyme

---

Mardi 15 septembre 2020 à 13 heures 30

Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation de certains crimes ou délits, non-assistance à personne en péril). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /Jacques/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //).

*Présents pour la CIASE : Jean-Marc SAUVE (président) et Christine LAZERGES (membre).*

-- Début de l'audition --

-- Introduction de Jean-Marc SAUVÉ --

**Jean-Marc SAUVÉ (JMS)** : Vous avez exprimé le souhait d'être entendu et nous avons pris connaissance du document que vous nous avez fait parvenir, également des échanges que vous avez eus avec l'archevêque. Je vous propose que vous nous exposiez ce que vous souhaitez nous dire sur les agressions sexuelles que vous avez subies, sur leurs conséquences sur votre vie, que l'on pressent après avoir lu votre texte. Et nous vous poserons des questions à la fin ; nous vous demanderons aussi ce que sont vos attentes par rapport à l'Église, si vous en avez encore, et par rapport à la Commission, que je préside.

-- Présentation des membres présents --

**X** : Je vous remercie. Alors, j'ai 59 ans. Je suis père de quatre enfants, de trois unions différentes. J'ai effectué toute ma scolarité dans une famille très catholique, mes parents étaient très religieux. Ils n'étaient pas intégristes, mais ils étaient intègres, ils étaient très pratiquants. Ma sœur est restée pratiquante : j'ai une sœur qui a quatre ans de plus que moi. J'ai fait toute ma scolarité dans un pensionnat, un établissement assez prestigieux. C'est une école qui était ouverte aux enfants pauvres et, en même temps, aux enfants de la bourgeoisie et des notables locaux. C'est un établissement un peu particulier puisqu'il était assez prestigieux. Mes parents, qui n'avaient pas beaucoup d'argent – mon père était géomètre et ma mère était femme au foyer, issus tous les deux d'un milieu paysan, très simple – avaient envie que leurs enfants fassent de bonnes études. Pour ce qui est de ma sœur, elle était dans un établissement catholique, dans les beaux quartiers. Et puis, pour moi, le pensionnat pour les garçons, parce qu'à l'époque, ce n'était pas mixte. Je me suis retrouvé dans cet établissement dès le CP, c'est-à-dire à partir de la 11<sup>ème</sup> jusqu'à la terminale, donc de 1968 à 1979, où j'ai eu le bac. Alors, dans le témoignage que je vais vous donner, il y a deux parties : il y a une partie des faits qui se sont produits dans ce pensionnat et concernant deux prêtres aumôniers, qui n'étaient pas des frères de cette congrégation ; ces frères avaient fait un vœu de chasteté, un vœu d'enseignement, celui de se dévouer complètement à l'éducation des jeunes enfants, ils n'avaient pas le statut de prêtre. Sur eux, je n'ai pas grand-chose à dire puisqu'ils ont été à la fois très sévères, mais en même temps, c'étaient des éducateurs. Très très sévères parce qu'on était couverts de coups à longueur de journée, mais ça ce n'est rien à côté de ce que je vais vous raconter après.

**Christine LAZERGES (CL) :** Couverts de coups ?

**X :** On était battu en permanence, à coups de pied, à coups de claques, à coups de poing même. C'est absolument scandaleux.

**JMS :** J'ai pris connaissance de votre témoignage et j'en suis un peu stupéfait, puisque vous êtes né en 1961, moi-même en 1949, donc plus de dix ans auparavant, et je n'ai pas du tout connu, dans un pensionnat de garçons, l'équivalent de ce que vous rapportez, c'est-à-dire coups de pied, coups de poing, châtimements corporels...

**CL :** Ça, je ne l'imaginai pas, enfin, à cette période-là.

**X :** En plus, ça devait être un peu amoindri par rapport à ce que c'était avant les années 60, quand j'y étais. Cela a été confirmé par une connaissance, avec qui on se tutoie puisqu'on a le même cursus, qui m'a dit, après être sorti de ce pensionnat – il y a fait comme moi toute la scolarité – qu'il avait trouvé l'armée plus clémente que le pensionnat. Un ami m'a confirmé la même chose, et il a deux ou trois ans de plus que moi... En fait, moi, ce que je reproche surtout à cette institution, ce sont les deux aumôniers. Ils sont tous les deux décédés, j'ai vu que le père /B/ était mort en 2011 et sur le père /L/, il n'y a rien sur internet. Le père /B/, c'était lui qui était le plus terrible ; le père /L/, vous allez bondir quand je vais vous raconter tout ça... Ce qu'ils faisaient était absolument connu de tous, c'est-à-dire que ces deux aumôniers avaient la réputation de toucher les enfants. On le savait tous à l'école, pourtant on n'était pas encore adolescents, on n'avait pas passé la puberté, donc on réagissait à ça avec nos mots d'enfants. J'ai vraiment fait un travail de mémoire. Ces faits, je les situe à partir de 1971, enfin il y en a peut-être eu avant, mais je n'en ai pas le souvenir, 1971, 1972, 1973, c'est-à-dire le CM1, le CM2, la 6<sup>ème</sup>, donc à l'époque les classes, c'était donc la... 8<sup>ème</sup>, c'est-à-dire le CM1, la 7<sup>ème</sup> c'est à dire le CM2 et la 6<sup>ème</sup>...

**CL :** Ce n'était pas le même régime.

**X :** De mémoire, dans cette école, qui était une école vraiment très stricte, il n'y avait que des garçons, il y avait encore des frères, comme je vous ai dit, certains étaient corrects, d'autres étaient des gens qui aimaient taper sur les enfants, qui aimaient un peu les torturer : coups de règle, s'asseoir sur le coin des estrades, enfin ça, c'est classique, et surtout beaucoup de coups, beaucoup de claques, pour un oui pour un non, même les bons élèves. Moi, j'étais toujours bien noté, j'étais toujours premier en discipline, premier dans presque toutes les matières et je recevais, de temps en temps, des torgnoles à tomber par terre parce que... je ne sais pas, ils avaient surtout envie de taper. Dans cette école, il y avait des messes obligatoires chaque semaine ; il y avait toujours au moins une à deux messes obligatoires et il y avait des confessions obligatoires. Et puis, il y avait des cours d'éducation religieuse, qui comptaient dans les notes jusqu'à la classe de 3<sup>ème</sup>. Dans les faits que je vous raconte, il y avait des cours d'éducation religieuse faits par ces deux prêtres aumôniers, qui étaient résidents dans le pensionnat. En ce qui concerne les confessions, ça ne va pas être facile à dire... En fait, ces deux prêtres alternaient leur service de confession. Chaque semaine, il fallait se confesser, la confession ne se faisait pas dans un confessionnal à la chapelle, mais dans une petite pièce du pensionnat, dédiée à ces prêtres. Elle servait parfois à faire des cours de catéchèse, à réunir des petits groupes... Là, quand on se confessait, on savait qu'on avait à faire – je vais le dire aujourd'hui avec les mots d'adulte – soit à un pédophile léger, soit à un pédophile lourd. Le père /L/, c'était un pédophile léger, c'est-à-dire que, pendant que vous faites votre confession, il vous serre contre lui et met sa main dans votre slip. Il vous masturbe et puis il se masturbe peut-être en même temps, je n'en sais rien. Je me souviens vraiment d'odeurs de tabac et de sueurs bizarres. Et puis, il se colle à vous à la fin, il n'était jamais bien rasé et puis, avec son haleine dégoûtante et son odeur de tabac : « Mon petit /X/, mon petit /X/, on va prier la « Vierge Marie », et puis il va faire un acte de machin, et en même temps, il me masturbait. C'était

le Père /L/. Le Père /B/, lui, c'était beaucoup plus grave, c'est-à-dire qu'il faisait à peu près la même chose, mais c'était un homme beaucoup plus chic, un homme qui avait reçu une bonne éducation... Le Père /L/, c'était un pauvre curé de campagne, on va dire, tout simple, vraiment très croyant... On l'aimait bien parce qu'il était sympathique, mais c'est vrai qu'avec lui, les confessions, c'était spécial. Mais, avec le Père /B/, c'était autre chose, c'est-à-dire qu'il repérait les enfants les plus esthétiques, les plus beaux. En ce qui me concerne, quand j'avais cours de catéchèse, il disait « Ah, /X/, vraiment, tu es très brillant, je te sens très proche de Notre Seigneur, il va falloir que je te vois en particulier, nous allons prier ensemble ». Il m'a tiré une fois, dans son ancre. Et là, je suis ressorti avec le pantalon baissé et je pense qu'il m'a sodomisé ou il a essayé de me sodomiser, en tout cas, il m'a mis un doigt dans les fesses, ça, j'en suis sûr, puisqu'après, j'avais très mal au ventre. J'ai été tout de suite aux toilettes, je me souviens, et ça a été le début d'une série de « maux de ventre », qui n'a pas cessé avant mon opération en 2013 du sigmoïde. Quand je suis arrivé devant le chirurgien chef de service, il a fait des scanners, il a regardé ça et, avant même que je dise quoi que ce soit, il a dit : « Vous êtes un ancien du pensionnat, vous avez le syndrome de l'enfant violé et battu ». Voilà. On se fait tellement de bile, que l'estomac s'abîme et après, on est diarrhéique, alors que j'étais en pleine forme ; mon père, un homme qui va avoir 94 ans n'a jamais été à l'hôpital, donc j'ai une hérédité impeccable à la Paul Newman... 94 ans, il travaillait... Il est mort d'une crise cardiaque. Mon père n'a jamais été à l'hôpital, ma mère, pareil. Donc, ce mal au ventre vient forcément de quelque chose, puisqu'il n'était pas présent avant l'âge de 8 ans. J'étais en pleine santé et, à partir de ces faits-là, je pense qu'il y a vraiment eu une espèce de peur digestive, qui est consécutive à ces faits, car la diarrhée... en permanence, c'est-à-dire... Avant mon opération, j'allais des fois jusqu'à dix fois aux toilettes, je ne sais pas si vous imaginez ce que cela fait lorsque quand vous êtes enseignant, instituteur, c'est vraiment très particulier, cette diarrhée. Les médecins généralistes me donnaient des traitements qui ne me faisaient rien, c'était dans la tête. Et puis, physiquement, quand ils m'ont opéré du sigmoïde, ils ont eu beaucoup de mal. Le chirurgien m'a dit : « Vous êtes bien tombé sur moi parce qu'avec un de mes internes, cela aurait été plus délicat, on a eu peur ». Donc, ils ont réussi à m'opérer, couper ce qu'il fallait... Pour revenir au père /B/, les confessions étaient extrêmement traumatisantes et il ne cessait après de me draguer à chaque cours. Alors, une fois, par exemple, il me dit : « Alors, /X/, venez sur l'estrade. Qui est Dieu ? » Moi, je dis : « Dieu est le père tout puissant, créateur du ciel et de la terre ». Et il me fiche une claque : « Non, tu as oublié une virgule dans la définition ». Ce bonhomme était extrêmement dangereux. Alors, moi, très vite, quand il y avait les confessions obligatoires, j'évitais absolument le Père /B/, je préférais le pédophile léger, le Père /L/. De toute façon, on n'avait pas le choix : c'était l'un ou l'autre. Et, on riait à l'époque quand les nouveaux arrivaient de Paris – ils étaient pensionnaires et moi externe – ça nous faisait marrer de leur dire : « Va te faire confesser chez le Père /B/, tu vas voir, c'est rigolo. » On était méchant entre nous. Et, donc, les pauvres parisiens se faisaient violer systématiquement, jusqu'au jour où il y en a un qui a poignardé le Père /B/ ; il a pris un couteau et il l'a poignardé à son domicile, dans l'enceinte du pensionnat. Cette affaire est passée à l'époque à la trappe ou ça a été arrangé, je ne sais pas. Le prêtre n'a peut-être pas porté plainte. En tout cas, ça a fait beaucoup de bruit à l'époque et on a beaucoup rigolé. Parce qu'on se disait : « ça y est, le Père /B/ s'est fait attraper ! ». Mais, encore une fois, je ne savais pas ce qui m'arrivait, je ne savais pas ce qu'était la masturbation, j'ai découvert ça très tard. Je ne savais pas ce que c'était que la pédophilie, bien entendu, je ne savais rien... Je me rappelle, le docteur m'avait mis un doigt dans les fesses une fois pour l'appendicite mais à part ça... Voilà, c'était la seule explication que j'avais : « Pourquoi il fait ça ? Pourquoi il fait comme un docteur ? ». En ce qui concerne le Père /B/, je pense qu'il y a eu énormément de personnes qui sont passées à la casserole. Je pense que pratiquement tous les élèves de ma promotion ont dû passer à la casserole, sauf ceux qui n'étaient pas beaux ou qui ne lui plaisaient pas. Le Père /B/ a eu deux affaires comme ça : un coup de poignard que je situerais autour de 1973, qui a fait vraiment le tour de l'école, tout le monde en parlait. Puis, moi, j'avais dit à ma mère : « Ecoute, ils

sont bizarres, je veux changer d'école, j'en ai marre ». Ma mère : « Non, non, c'est trop tôt. C'est une bonne école, on paie très cher pour toi ; pareil pour ta sœur ». Et puis, il y a eu la deuxième affaire du Père /B/ : quelqu'un a mis le feu à sa maison, quelques mois plus tard. C'était un incendie criminel. En pleine nuit, il est sorti en courant de sa maison en flammes et je crois que sa bonne de curé, enfin la dame qui logeait avec lui, a été légèrement blessée et brûlée par cet incendie criminel qui, certainement, a également été le fait d'un élève. À l'époque, la presse en a parlé, ils doivent avoir conservé au moins ces deux faits-là, c'est-à-dire coups de poignard sur aumônier et tentative d'incendie criminel. Et c'est vrai qu'après, le Père /B/, on ne l'a plus vu... Et puis, les confessions ont arrêté parce qu'à partir de la classe de 3<sup>ème</sup>, on n'était plus obligé d'aller se confesser. Moi, j'étais dans une famille quand même où on n'arrêtait pas, c'est-à-dire qu'en plus des messes dans la semaine au pensionnat et des confessions, ça recommençait le week-end. Mes parents m'emmenaient souvent à la messe du samedi soir et du dimanche matin. Et, quelquefois avec mon grand-père, on allait aux vêpres. Donc ça faisait cinq messes par semaine et, en plus, mes parents regardaient la messe à la télé après qu'on sortait de la messe. On allait à la Cathédrale, à la messe de 11 heures, on sortait à midi et mes parents rebranchaient la télé pour regarder la messe encore. C'est pour vous montrer le niveau d'overdose religieuse régnant dans cette famille.

Pour le pensionnat, j'ai résumé les années 1971-1973 avec ces deux prêtres. Après, je savais que le Père /B/ était dangereux, donc je l'évitais au maximum. Quant au Père /L/, on ne le voyait plus à partir de la classe de la 3<sup>ème</sup>.

La conséquence de tout ça, moi, c'est qu'à partir de la classe de 6<sup>ème</sup>, j'ai commencé à faire une espèce de dépression. J'étais extrêmement triste, j'étais replié sur moi-même, je pleurais tout le temps, j'étais très timide, très bon élève sauf en mathématiques où j'avais des 0 systématiquement. Je refusais d'ouvrir mon cahier de mathématiques, quelque chose n'allait pas. Et, à 16 ans, j'ai fait une tentative de fugue et de suicide, donc j'ai pris le fusil de mon père et je suis parti dans la nuit pour me suicider. Je me suis sauvé... Mes parents habitaient à côté du pensionnat. En pleine nuit, j'avais préparé mon affaire. J'ai pris le vélo de mon père et j'ai emmené le fusil, je voulais me suicider dans la forêt... Je suis un peu écologiste. J'avais déjà envie de me suicider dans la forêt parce que... c'était trop puissant, j'étais trop malheureux, je pleurais tout le temps sans raison. Alors, heureusement, le coup n'est pas parti. J'avais mis les cartouches, mais ce n'est pas parti. On peut peut-être parler de prodige ou peut-être de miracle. Je n'avais sans doute pas enlevé la sécurité du fusil de chasse. Donc, le coup n'est pas parti et je me suis dit « Bon, je vais rentrer à la maison. ». J'étais parti loin, par les petites départementales qui longent la Seine. Quand je suis revenu, mes parents se réveillaient, il était 6 heures du matin et ils m'ont vu passer par le toit avec le fusil de chasse. Cela a fait un drame. Ils m'ont tout de suite envoyé chez le psychiatre et j'ai raconté au psychiatre que je n'en pouvais plus de cette école catholique et que je n'en pouvais plus non plus de mes parents qui étaient très particuliers dans leur façon d'éduquer les enfants. Et, donc, ça, c'est pour les premiers faits. J'ai encore un peu de temps ?

**CL** : Vous avez tout le temps.

**JMS** : Bien sûr, bien sûr, vous avez tout le temps qui vous est nécessaire.

**X** : Le deuxième c'est encore plus grave que tout ça. Comme je vous l'ai dit, j'étais écolier, nous logions dans la même ville avec mes parents et, quand les vacances scolaires arrivaient, j'allais chez les oncles et tantes, qui étaient cultivateurs. Ils étaient également tous très croyants et pratiquants et on allait donc à la messe tout le temps. Parfois, j'allais aider ma tante à nettoyer l'église. Là, il y avait des curés très gentils, des curés de campagne absolument sympathiques et magnifiques. Un jour, je servais la messe comme enfant de chœur et il y avait un prêtre qui était là, en costume. Je me souviens de son

costume sombre, avec une croix... son costume avait un col blanc. C'était un prêtre qui n'était pas habillé en soutane. Il me voit, voit ma mère et dit : « Qu'est-ce qu'il est mignon votre enfant et puis, il a l'air de très bien prier et chanter. C'est un bon enfant de cœur. Est-ce que vous accepteriez qu'il vienne prier avec moi, samedi prochain ? ». Ma mère a répondu : « Oui, oui, oui, Mon Père. On va le conduire. Ça tombe bien, puisque... ». Là-bas, ma famille avait une quincaillerie. C'était dans le centre-ville et le prêtre en question avait un appartement centre-ville. Ça, j'en suis absolument sûr... Donc, ma mère me conduit chez ce prêtre et me laisse seul avec lui, voilà. Alors, je ne sais pas ce qu'il lui a dit : « Oui, on va prier pendant une heure ou deux heures ou on va parler », je ne sais quoi... Ma mère, qui était très chrétienne, était très honorée, évidemment, de me laisser à ce prêtre. Sauf qu'après m'avoir trouvé dans Evreux, en train de courir, je n'avais plus mon pantalon. Dans les souvenirs, je crois que c'est une commerçante qui m'a recueilli dans la rue en me disant : « Mais qu'est-ce que tu fais là, mon petit ? ». Et après, je ne sais pas si c'est un gendarme ou un policier qui a téléphoné. Finalement, ma mère est arrivée et m'a dit : « Mais qu'est-ce que tu fais comme ça ? Pourquoi es-tu parti de chez le Père machin ? » - je ne sais plus comment il s'appelle. Je lui ai dit : « Parce qu'il m'a mis un doigt dans les fesses. Il m'a touché les fesses », quelque chose comme ça. « Oh mais mon enfant ! ». Elle m'a donné une claque et m'a dit : « Ce n'est pas bien, on va y aller tout de suite ». On est donc retourné chez le prêtre qui m'a disputé et dit : « Pourquoi tu t'es sauvé ? Nous étions si bien en train de prier... ». Et ma mère a dit : « Oui, quand même, d'habitude il est sage... ». Donc, je me suis fait engueuler et après, quand je suis rentré, je n'ai pas pu manger quoi que ce soit. Et, du coup, on m'a couché dans une chambre de la ferme, comme ça. Pendant une semaine, j'ai eu le droit à du chocolat et à tout un tas de trucs. Moi, j'étais allongé, et puis j'attendais. Il fallait que je me repose. Donc, je ne sais pas ce qu'il m'a fait exactement ce prêtre : est-ce que c'est toujours un coup de pénétration anale ? Qu'est-ce qu'il voulait faire ? Est-ce qu'il a essayé de me faire l'amour ? Je n'en sais rien et j'ai trouvé ça absolument grave. A partir de ces faits-là qui se sont produits aussi, je pense, en 1972-1973, mon comportement a profondément changé. Cela ne m'a pas empêché de faire des études d'instituteur. Je suis allé à l'armée – même si je suis né avec un pied-bot, je voulais faire l'armée et on m'a dit : « Qu'est-ce que tu fous là ? Puisque tu as un pied-bot. Il fallait le dire aux trois jours. Pourquoi tu as dissimulé ton pied-bot ? ». Je dis : « Parce que je veux faire l'armée pour être un homme, comme tout le monde. ». Ma mère me disait toujours : « Tu ne feras jamais l'armée, tu es handicapé... ». Je suis né avec un pied dans l'autre sens. Je boitais et j'ai un pied très abîmé : j'ai été opéré du tendon d'Achille. L'armée m'a gardé un mois. Ils ont vu que j'avais un problème à la fois psychologique et physique puisque j'avais un pied-bot. Mais ils m'ont mis quand même écouté parce-que, quand ils m'ont demandé : « Comment s'appellent tes parents ? », j'ai dit : « /J. X./ et /C. X./ ». Et, ils m'ont dit : « Mais... date de naissance de ton père ? ». J'ai dit : « Je n'en sais rien. ». « Ah bon ? Tu ne connais pas la date de naissance de ton père ? », « Non », « Et de ta mère ? », « Non plus », « De ta sœur ? », « Non plus ». Ils m'ont dit : « Mais qu'est-ce que vous avez avec votre famille ? », « Je les déteste profondément. ». J'ai un blocage, c'est-à-dire que, même quand mon père est mort il y a trois ans en 2017, j'étais incapable de me souvenir de sa date de naissance. J'ai fait un blocage dans mon cerveau... Cela ne m'a pas empêché, au retour de l'armée, de passer le concours d'instituteur, j'ai été reçu 3<sup>ème</sup>, je crois, ou 2<sup>ème</sup>, sur 300 personnes. Comme quoi, l'école formait quand même bien ses élèves. Et j'ai fait des études à peu près correctes, bien que tout le monde me dise : « Toi, t'es un catho, t'es un sale catho, on sent que tu viens de chez les bourges. T'es un aristo... ». Professeurs et élèves m'ont emmerdé comme ça pendant trois ans, alors que je ne faisais aucun prosélytisme. J'étais encore croyant. Et dès que j'ai été titulaire, je me suis marié très jeune, à 21 ans. Je fréquentais une fille très gentille, qui était protestante, et ma mère m'a dit : « Ça ne se fait pas de fréquenter une jeune fille, il faut se marier. ». Je dis : « Mais, j'ai 21 ans et elle en a 18. ». Et, ma mère dit : « Oui, mais ça ne se fait pas, vous êtes dans le péché. ». Alors, je dis : « Je ne suis pas né dans le pommier, ni dans le fraisier, non plus. ». J'étais très dur avec mes parents, j'avais vraiment envie de les tuer, l'un et l'autre, parce

que je pense que ma mère a couvert ce qui est arrivé avec le Père mystérieux. Mon père a bien compris qu'il s'était passé quelque chose. Ils n'étaient pas complètement idiots. Et, donc, ma mère a couvert ces faits-là. Moi, j'ai une haine épouvantable pour ma mère, que je n'ai pas complètement pour mon père. J'avais quand même de l'amour pour mon père... Alors, je commence le métier d'instituteur. Avec les enfants, ça se passe très bien. Les enfants m'aiment beaucoup. Mais, j'étais très fragile, je me sentais très fatigué, pourtant à l'époque, c'était vraiment encore des conditions correctes. Après, on m'a nommé dans cette ville et là, j'ai fait une terrible dépression, d'un seul coup, avec hospitalisation... pas en hôpital psychiatrique mais en hôpital de jour ; la mutuelle de l'Education Nationale, la MGEN, a un service d'accueil de jour pour les profs qui étaient en déprime, donc ça tombait bien. Je suis entré là-dedans et puis, après, ils m'ont mis en congé maladie. Puis, ils m'ont diagnostiqué une psychose maniaco-dépressive et ils m'ont mis en congé longue durée, alors là, ça devient plus grave parce que le congé de longue durée, normalement, c'est pour des maladies qui sont bien soignées, il n'y a pas quarante cas de figure. Aujourd'hui, on dirait bipolaire mais, à l'époque, c'était « psychose maniaco-dépressive ». J'allais en thérapie, je prenais du *Temesta* et puis, je me suis isolé progressivement. Après, j'ai fait des psychothérapies pendant presque 10 ans. J'allais voir toujours un thérapeute de l'Education nationale, c'était gratuit. Il fallait donner un euro. De toute façon, je n'avais pas les moyens de payer quelqu'un d'autre... Et puis, en 1991, j'ai été mis en retraite pour invalidité à l'âge 30 ans. J'étais déjà à la retraite pour invalidité, pour psychose maniaco-dépressive. Donc, ça, ce n'était pas facile, évidemment. Alors, au milieu de tout ça, j'ai quand même réussi à rencontrer des femmes et à leur faire des enfants, et à avoir des histoires d'amour qui ont marché un petit peu mais qui, après, se cassaient la figure. Ma femme actuelle qui est psychiatre aux armées et qui soigne les militaires blessés en opération ne m'a pas diagnostiqué. Elle m'a dit : « Pour moi, tu n'as pas de psychose maniaco-dépressive. Tu n'es pas bipolaire parce que si tu étais bipolaire, ce serait plus grave encore. Les tentatives de suicide auraient continué ». C'est vrai que j'ai souvent pensé à la mort, mais jusqu'à présent, je tiens le coup, ce sont les enfants qui m'ont fait tenir le coup. Mon épouse actuelle voit même que j'ai des moments, vraiment, de repli sur moi et elle n'a jamais pu les interpréter. Elle se demandait si c'était de son fait, je dis : « Non, absolument pas. ». C'est une très belle femme, c'est une russe. Elle se demande ce que j'ai. Avant d'entendre parler de votre Commission et en entendant les témoignages de gens, je me disais : « Bon, moi, mes trucs, ce n'est peut-être pas si grave. Ce n'est peut-être que des petites choses ». Mais, quand j'ai vu cette Commission, je me suis dit : « Bon, ce coup-là, faut que je parle de tout ça ». J'ai écrit le mail, et là, ça m'a fait très très mal. J'ai dû reconsulte un psychiatre à la mutuelle MGEN. Il est très gentil mais il m'a mis un traitement de choc, il m'a mis sous *Mirtazapine* et puis un autre médicament, je ne sais plus comment il s'appelle. Ça vous abrutit complètement. Donc, je continue quand même... En ce moment, je suis chargé de cours à la fac, je suis doctorant en sciences humaines, ce n'est pas un hasard. Je fais un travail sur un nouveau concept. Et, ça m'a fatigué cette affaire-là, la Commission, parce que j'ai dû voir le docteur à dix reprises au moins. Il m'a donné des traitements que j'ai décidé d'arrêter fin août, parce-que j'ai dit : « Je n'ai pas les idées claires. » Je prenais du poids, je n'étais pas bien. Je n'avais pas dit à ma femme que je prenais ce traitement. Quand je lui ai montré l'ordonnance, elle m'a dit : « Arrête ça tout de suite ! Ce sont des molécules qui vont te foutre par terre ! ». Donc, le docteur m'a donné un traitement pour les bipolaires et il m'avait même demandé de faire une prise de sang, je ne savais pas pourquoi. En fait, c'est un traitement qui attaque le foie. Ça calme mais... on est vraiment au Moyen-Âge. Donc, c'est très étrange tout ça. Moi, je travaille beaucoup avec les étudiants. Je forme les futurs instituteurs, vous voyez ? C'est fort ce que j'ai fait quand même. Malgré tout mon malheur, j'ai réussi à devenir formateur enfin, enseignant universitaire pour les futurs instituteurs qui passent le concours. Donc, je leur dis : « Si vous avez été victime de choses comme ça... » Je leur parle ! Je ne leur dis pas que ça m'est arrivé à moi personnellement mais on parle un peu de psychanalyse, de Ferenczi, de Freud, André Green, des complexes d'Œdipe, etc... Je trouve que c'est très important qu'un futur enseignant soit au clair avec

les différents événements traumatiques de son enfance parce que si c'est pour après faire comme moi, rentrer dans ce métier-là et exploser en vol parce qu'on n'a pas été bien soigné, c'est une catastrophe et puis ça peut finir par un suicide malheureusement. Donc, je les fais travailler sur des textes de psychanalyse et, notamment, sur tous les traumatismes de l'enfance. Et, au fur et à mesure de mes lectures, je m'enrichis aussi et je me suis dit : « Là, je suis en plein dedans. ». C'est ça aussi qui m'a amené vers votre commission, c'est-à-dire que, d'après Ferenczi, moi, je suis un traumatisé sexuel de l'enfance, avec des formes de repli sur soi très puissantes, de dépression, de pleurs, des envies de mourir puisqu'on ne trouve pas de solution. Quand c'est arrivé avant l'âge sexué, d'après Ferenczi, on peut passer sa vie là-dedans. Donc, c'est très lourd tout ça. Voilà, j'ai un peu résumé mon propos. Ma vie n'est pas facile. Mon épouse actuelle se détache de moi, depuis qu'elle a vu qu'il y avait un peu tout ça – alors qu'on a vécu très heureux ensemble – parce-que j'ai toujours ça et ça ne guérit pas. Ça ne peut pas guérir. Donc, une façon de guérir pour moi était de témoigner aujourd'hui pour vous. J'espère que ça me fera du bien a posteriori. Mais c'est très dur, très dur de témoigner, très dur de résumer ces faits-là, très dur de rentrer dans sa mémoire pour retrouver des choses si lointaines. Ma maman est toujours vivante, elle a 93 ans, elle est dans un EHPAD. Je m'entends très mal avec elle. A chaque fois que je lui présentais une de mes femmes, elle rigolait toujours, elle disait : « Ah oui, encore une nouvelle ! » Voilà, toujours des choses comme ça. Enfin, bon, ma mère, je pense qu'elle a un problème. Mes cousins l'appellent « le colonel ». Ce n'est pas moi qui l'appelle comme ça, ce sont mes cousins. Elle était assistante sociale catholique dans l'Eure ; quand elle était jeune avec son scooter, elle allait remettre de l'ordre dans les familles qui n'y arrivaient pas, dans des familles de la campagne. Donc, le ménage, la lessive, torcher les gamins, voilà... En parlant de torcher les gamins, très intéressant, parce-que jusqu'à l'âge de 14 ans, ma mère voulait m'essuyer les fesses quand je sortais des toilettes, quand j'avais fait caca. Donc, il y a quelque chose qui n'est pas normal... Jusqu'à l'âge de 14 ans ! Mon père, des fois, la disputait : « Mais non ! Il est grand. ». Donc, là, il y a un problème. Il y a un truc scatologique, un rapport malsain aux excréments. Ma mère est cinglée ! Quand j'ai eu les oreillons à 17 ans, notre médecin de famille m'auscultait. J'ai alors eu une orchite, un testicule qui gonfle. Ma mère était là à regarder et le docteur la disputait : « Mais Madame, laissez votre garçon, il a 17 ans. On a bien le droit d'être un peu tranquille. ». Avec ma soeur, elle était pareille, mais bon ma soeur, c'est une fille. Il y a peut-être eu des choses chez les Sœurs, je n'en sais rien. En tout cas, ma soeur, depuis l'âge de 14 ans, elle pleure aussi en permanence. Alors, ce qui pourrait vous faire sourire, c'est qu'elle a rencontré son mari dans la Grotte de Lourdes. Ma soeur était très dépressive. Elle est restée très longtemps vieille fille et puis elle a rencontré ce jeune homme chrétien, très gentil, à Lourdes en soignant les malades. Mais ma soeur en avait un coup aussi puisqu'elle pleurait en permanence et ça énervait beaucoup mon père qui disait : « Mais qu'est-ce qu'elle a à pleurer comme ça ? » et ma mère disait : « Faut que ça se passe, faut qu'elle devienne une femme ! » Alors, vous allez dire, dans mon témoignage, il y a quelque chose avec la famille qui débloque : le père, la mère, ce n'est pas net, qu'est-ce qu'ils ont eu ? Alors, je ne sais pas, mon père parlait toujours de la Deuxième Guerre Mondiale, que ma grand-mère était morte dans ses bras pendant les bombardements normands. Il disait ça tout le temps. Et, ma mère, elle a eu un problème avec les Allemands, je ne sais pas quoi, ils lui avaient volé son vélo, je n'en sais rien. Bon, il y a eu quelque chose. Ma famille débloque mais, moi, je m'en tiens aux faits, les faits que je vous ai racontés du pensionnat et de ce prêtre en habit civil qui m'a violenté. Ça, ce sont des choses qui sont très dures auxquelles je ne pensais pas d'ailleurs ! J'ai repensé à ces choses-là très tardivement, au moment de ma psychothérapie. À force de parler avec le psychothérapeute qui me faisait travailler un peu sur des souvenirs enfouis, ça m'est revenu à la mémoire. Et, je pense que c'est ça. Il y a quelque chose qui n'a pas été digéré, c'est le cas de le dire : pas digéré puisque je ne pouvais pas digérer. J'avais tout le temps ces diarrhées, je ne pouvais presque rien manger, j'étais très maigre et voilà. Je vous ai un peu résumé les choses. Ce n'est pas facile à raconter.

**JMS** : Vous avez trop enfoui. Non, ce que vous dites est très clair. Très clair sur ce que vous avez vécu dans deux contextes différents : le pensionnat et puis ce prêtre – dans une paroisse où il y avait des prêtres bienveillants et normaux – qui a abusé de vous, dans une famille très catholique qui, du coup, ne pouvait pas vous entendre. Quand vous dites que vous avez appris l'existence de la Commission indépendante sur les abus sexuels et que vous avez écrit à ce moment-là votre histoire, et au lieu de vous apaiser, l'écriture de votre histoire vous a plutôt blessé, c'est ça ?

**X** : J'ai rouvert quelque chose.

**JMS** : Vous avez rouvert quelque chose. Et, cet épisode-là, ce que vous avez rouvert, cela s'est produit il y a combien de temps ? 6 mois, 1 an ?

**X** : Au mois de novembre, décembre 2019.

**JMS** : Cela fait près d'un an.

**X** : Et, j'ai tout de suite été consulter. Dès décembre, j'ai vu le docteur, qui a commencé à me faire une ordonnance : *Tercian* et *Mirtazapine*, c'est un traitement qui est quand même assez lourd, qui est censé équilibrer le sommeil parce-que je ne dormais plus, à partir du moment où j'ai écrit ces trucs-là... Même mes collègues, là-haut, à la faculté, m'ont dit : « Mais qu'est-ce qu'il y a ? Ça n'a pas l'air d'aller ? ». L'assistante sociale de la fac m'a convoqué, elle m'a dit : « Vos collègues ne vous trouvent pas bien, il faudra peut-être vous arrêter. » « Moi, je fais des cours, je n'ai pas envie d'arrêter. Ces cours me font du bien, j'aime bien faire des cours. ». Donc, ça, c'était en décembre, ensuite : traitement jusqu'au mois de juillet. Là, j'ai arrêté fin juillet, j'ai appelé le docteur parce qu'au début, on se voyait et après, avec le COVID, il m'appelait, il me donnait des rendez-vous téléphoniques et me faisait une mini-psychothérapie ; je pouvais parler des fois pendant presque 40 minutes avec lui. Donc, là, ça s'est aggravé. Effectivement, le fait de remettre ça d'une façon concise – parce-que je n'ai pas voulu faire non plus une dissertation, j'ai voulu résumer ça – on se dit toujours : « Est-ce que j'en ai mis assez ou pas assez ? Est-ce que si on en met plus, finalement est-ce que ça part après dans tous les sens ? » J'ai surtout dit : « Voilà ce qui s'est passé ». Peut-être que je suis plus fragile que d'autres personnes, il y a des gens qui auraient digéré ça... Il y a un reportage qui est passé sur ARTE l'autre soir : aux Etats-Unis, les parents qui ont des enfants un peu efféminés, ils les mettent, dans le sud des Etats-Unis, Alabama, Géorgie, dans des stages de revirilisation. Ces jeunes-là sont vraiment... battus. C'est vrai que certains s'en sortent, c'est-à-dire qu'ils sont tellement torturés, qu'après, ils deviennent hétéro mais... Je dirais que cette institution c'était une éducation de légionnaires à la française et qu'après, vous n'avez plus peur de rien... Alors que j'ai l'air bien élevé comme ça, je vous assure que quand on m'embête, je peux tuer quelqu'un. J'étais très bagarreur, très très bagarreur.

**CL** : Si on peut revenir un tout petit peu à cette institution, dans ce milieu où il y avait à la fois beaucoup d'enfants de la bourgeoisie et d'enfants plutôt de milieu paysan, comment se fait-il, d'après vous, qu'aucune famille ne se soit insurgée ? Aucune ? Parce qu'apparemment les élèves savaient tout, un certain nombre ont quand même parlé à leurs parents. Ils n'ont pas dû tous avoir peur de parler à leurs parents et comment n'y a-t-il pas un seul parent qui se soit levé ? Ne serait-ce que pour les coups ?

**X** : J'ai envie de vous répondre par l'affaire du Père Preynat, le grand copain de Barbarin. Le Père Preynat, quand il emmenait les enfants, les scouts, il les abusait. Et en fait, les mamans étaient plus ou moins au courant et personne n'a été le répéter. Il y a une forme d'omerta... Alors, je pense que dans cet établissement, il y a quand même des mamans qui ont été protester parce-que l'affaire du coup de poignard, je me souviens que ça avait fait beaucoup de bruit et que l'ambiance avait été plombée. Il n'y avait plus de bruit dans les couloirs, on sentait que tout le monde n'était pas bien. Je pense que cette affaire est allée en justice, enfin il y a eu au moins, je crois, des parents qui ont dû se dire :

« Qu'est-ce qu'il se passe ? ». Vous savez, l'APEL, l'association des parents élèves, je pense que les parents d'élèves ont dû faire remonter l'histoire, c'était trop grave, trop grave.

**CL** : C'était quand même deux aumôniers de l'établissement, en dehors des coups, deux aumôniers de l'établissement et vous pensez vraiment que tout le monde y passait ?

**X** : Je pense que tous les beaux garçons y passaient. Je pense que c'étaient des gars qui étaient des prédateurs. Le Père /B/ ne regardait que ceux qui sortaient un peu du lot. Il était un peu élitiste, il choisissait ses proies. Le Père /L/, tout le monde y passait, tout le monde. Le Père /B/ était très très vicieux, très intelligent et la preuve, c'est qu'il ne s'est jamais fait attraper puisqu'il a fini sa carrière avec tous les honneurs. Il est décédé en 2011 avec des titres de l'Église.

**CL** : Il n'y avait pas des enfants de parents non-croyants qui auraient pu s'étonner ?

**X** : Alors, là-bas – à l'époque, nous étions tous dans des familles chrétiennes sauf quelques juifs qui étaient dispensés des messes.

**CL** : Ils étaient dispensés de messe...

**X** : Ils étaient dispensés des messes et des confessions ! Ils avaient de la chance.

**CL** : Et, donc, vous avez le sentiment, dans vos souvenirs, que personne ne s'était levé dans les familles ?

**X** : Moi, j'ai essayé d'en parler à ma mère, mais...

**CL** : Oui, mais vos petits copains, vos petits camarades ? Vous dites « ma mère », qui était inaccessible à quelque critique que ce soit des prêtres. Tous ces enfants avaient des parents inaccessibles à quelque critique que ce soit... des coups, des abus sexuels ?

**X** : Je vais essayer de faire un effort de mémoire... Les coups, moi j'ai vu des enfants qui avaient des dents cassées, qui pissaient le sang dans les couloirs...

**CL** : Dans les années 70 ?

**X** : J'ai vu un élève, je m'en souviens, il a été tabassé par tous les profs parce qu'il avait dit je ne sais pas quoi, un truc qu'il ne fallait pas, ou il avait fait une bêtise, je ne sais plus quoi. Et, donc, les profs lui donnaient des claques mais il est ressorti en sang !

**CL** : Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on est post-68 et c'est hallucinant !

**X** : C'est hallucinant ! Oui, c'est hallucinant.

**CL** : Non, mais de la part des parents ou un évêque, quelqu'un, personne ?

**X** : À l'époque, il y avait des scandales, si vous voulez. La ville était connue pour des scandales... Là encore récemment, il y a eu des scandales de pédophilie qui avaient été dénoncés par l'évêque actuel. Mais, à l'époque, dans mon quartier, dans le beau quartier où mes parents avaient une petite maison modeste, eh bien, il y avait ce qu'on appelait des ballets roses. Vous avez un écrivain comme Benoît Duteurtre, qui est académicien, qui a fait un roman qui s'appelle *Les ballets roses*. Et donc, il y avait des cas de curés qui faisaient venir des oies blanches, soit des jeunes femmes, des jeunes garçons et ils passaient à la casserole.

**CL** : Il n'y a pas de magistrat, non plus, qui ne se soit inquiété, *pas un seul*, dans les années 70 ?

**X** : Moi, j'ai des amis qui sont magistrats. J'ai des amis qui sont juges, qui sont des anciens de l'établissement d'ailleurs.

**CL** : Enfants battus aussi ?

**X** : Alors, je pense qu'il y en a un qui a été victime de ça. Si un jour vous le rencontrez, il faut le faire parler !

**CL** : Les archives de l'établissement peuvent être fournies, ce serait intéressant de voir les archives de cet établissement.

**X** : Ils gardent les archives, ils gardent les archives !

**JMS** : Dans notre Commission, il y a trois recherches qui sont menées. Il y a une étude sur les victimes et vous avez peut-être répondu au questionnaire...

**X** : Oui j'ai répondu au questionnaire.

**JMS** : Il y a 1500, 1600 personnes qui ont déjà répondu. C'est une étude de victimologie. Il y a une deuxième recherche qui est faite sur les archives de l'Église catholique. On a recensé toutes les archives de toutes les congrégations et de tous les diocèses et on va sur place dans 33 diocèses et une quinzaine de congrégations. Et puis, il y a des monographies qui vont être faites sur un certain nombre de congrégations religieuses.

**X** : Il y a au moins deux juges, le premier est un copain, un ancien de la même année, même promotion. Le second, que je vois de temps en temps mais c'est un homme malheureux. Il a cette même sourde tristesse. On se ressemble beaucoup, on était copain dans l'enfance. Il a cette espèce de tristesse que je trouve quand je le vois. Alors, on n'évoque pas ça.

**CL** : Jamais ?

**X** : Jamais.

**CL** : Avec d'anciens copains ? Jamais ? Peut-être que cela vous ferait du bien.

**X** : Mais, écoutez, la prochaine fois que je le rencontre, je lui en parle. Parce-que je vais lui dire que je suis venu là, que j'ai tout évoqué.

**CL** : Vous pouvez lui parler de votre venue ici. Peut-être que pour vous, ce serait important d'en parler avec d'autres...

**X** : Oui, c'est salvateur. Avec les anciens...

**CL** : Oui, avec les anciens parce que dans cette petite ville...

**X** : Mais même, la prochaine fois que je vais voir l'autre ancien camarade... Je le vois de temps en temps : il vient à la faculté. On est très ami et, donc, je lui en parlerai. Je vais lui dire : « Est-ce que tu te rappelles des choses comme ça ? ». Parce que tout ce qu'il a été capable de me dire, c'est que, pour lui, dans sa vie, le pire, c'était cet établissement.

Il a été élève un petit peu avant moi parce qu'il a 6, 7 ans d'écart.

**CL** : Vous semblez décrire un système monté par deux aumôniers. Et, vous parleriez-vous, d'un système ?

**X** : C'est un système. C'est un système admis par l'ensemble des professeurs et religieux, qui étaient présents et qui voyaient très bien ce qu'il se passait.

**JMS** : Les frères le voyaient ?

**X** : Les frères le voyaient. Ils n'étaient peut-être pas d'accord parce-que...

**CL** : Pourquoi ils ne faisaient rien ? Parce qu'on est quand même post-68, encore une fois !

**X** : Alors, c'est bizarre, c'est bizarre.

**CL** : Oui.

**X** : C'est la loi du silence là-dedans.

**JMS** : Oui, ce que j'ai lu de votre déposition écrite, évidemment, consonne totalement avec ce que vous venez de dire. C'est que, il y a vous, il y a votre vie qui en a été profondément abîmée. Mais, il n'y a pas que vous. Et, en même temps, entre vous, c'était l'omerta. Vous n'en parliez pas avec les copains. C'était un pensionnat mais vous, dans ce pensionnat, vous étiez externe ?

**X** : J'étais externe, oui. J'habitais dans le quartier. Je n'avais pas besoin de dormir sur place. Mais je pense que ça a changé beaucoup de chose pour ceux qui y dormaient.

**JMS** : Oui, bien sûr.

**X** : C'est-à-dire, peut-être encore plus sévère pour ceux qui étaient tout le temps. Alors, ce qui est amusant, c'est que mon petit garçon est toujours dans cette école. Il a 15 ans.

**CL** : Vous avez choisi pour lui cette école ?

**X** : Non ! C'est ma femme, qui voulait absolument le mettre là-dedans, parce-que c'est une école chic et les gamins de tous les psychiatres vont à cette école. Mais moi, je lui ai dit, « Fais attention ». Moi, je surveille de près. Le pauvre petit, bon ça va, il n'a pas l'air d'être trop malheureux, il est très sportif...

**CL** : Ça a dû changer, d'ailleurs.

**X** : Ça a changé, et puis il y a des filles maintenant. Enfin, on revit encore des trucs un peu bizarroïdes : il y a une dame qui leur fait la catéchèse, elle leur a dit que l'Homme avait été créé à l'époque des Romains... Complètement ridicule !

**JMS** : C'est votre dernier enfant ?

**X** : C'est mon dernier, oui, il a 15 ans.

**CL** : Et vous avez accepté qu'il soit dans ce...

**X** : Moi, je rouspète. Encore hier soir, avec mon garçon, j'ai dit : « Mais, demande à maman qu'elle te mette au lycée public ! Arrêtons cette école chrétienne ! »

**CL** : C'est avec votre précédente...

**X** : Alors, mes filles n'ont pas été du tout à l'école chrétienne. La maman était un peu hostile à ça. Puis, le grand garçon, sa maman est institutrice, il a été...

**CL** : C'est juste le petit dernier.

**X** : Le petit dernier, oui.

**CL** : Et dont la maman est très croyante ou... ?

**X** : Non ! Alors, ma femme est complètement agnostique. Elle a été formée dans le communisme pur et dur.

**JMS** : Ce que Monsieur a dit, c'est que sa conjointe est russe.

**X** : Elle est russe !

**JMS** : Mais pas russe orthodoxe ?

**X** : Alors, la maman est orthodoxe, elle a toujours la Bible avec elle, mais ma femme ne croit pas du tout...

**JMS** : Oui, c'est ça : la grand-mère !

**CL** : La grand-mère.

**X** : La grand-mère, la Babouchka. Mais ma femme, elle est complètement laïque. Elle ne croit pas du tout à une vie après la mort.

**CL** : Mais elle trouve que c'est mieux que le lycée public.

**X** : Elle préfère parce que c'est chic. Et en plus, elle coûte très cher !

**CL** : Et, vous n'avez pas eu votre mot à dire ?

**X** : C'est ainsi.

**CL** : Parce que je trouve que c'est une provocation à votre égard, si elle était au courant. Peut-être qu'elle n'est...

**X** : Elle n'est pas vraiment au courant.

**CL** : Ah, elle n'est pas au courant ! C'est le hasard.

**X** : Elle n'est pas au courant de ce que j'ai dit à la Commission. Je lui ai dit plusieurs fois que cette école m'avait traumatisé.

**CL** : Sinon, pour vous, je trouve que c'est triste d'avoir votre fils adolescent là. Mais si elle n'est pas au courant...

**JMS** : Oui, mais Christine, je crois que Monsieur, bien sûr, a un compte à régler avec cet établissement, c'est clair. Mais, quand même, vous-même, aujourd'hui, vous êtes persuadé que ça a changé.

**X** : Au niveau *de* l'ambiance, oui !

**CL** : Donc, il n'y a aucun souci.

**JMS** : Il n'y a plus de prêtres. Les dangers auxquels vous avez été exposés, votre garçon n'y est plus exposé. Donc, de ce point de vue...

**CL** : Tout à fait.

**X** : Il y a quand même des choses bizarres. Il y a un professeur, qui était candidat Front National à la mairie, qui fait la classe aux secondes. Bon, c'est rare quand même, dans nos établissements, d'avoir un professeur, candidat du Front National, tête de liste de la mairie.

**CL** : Ça ne pose pas problème avec les familles ?

**X** : Apparemment.

Mais, c'est une école qui est quand même bizarre. C'est quand même très étrange.

**CL** : Et vous qui êtes enseignant à l'université... une thèse, un mémoire !

**X** : Oui. Et je vais vous faire l'aveu qu'un professeur a voulu faire un colloque sur le fondateur de cette congrégation. Alors, évidemment, moi, je voulais bien participer, mais mes collègues sont tous marxistes et ne voulaient absolument pas en entendre parler. Pourtant, c'est intéressant parce qu'il y a eu des innovations pédagogiques. Quand il a créé ces établissements-là, c'était justement pour former les premières écoles normales d'instituteurs, c'était l'ancêtre des écoles normales d'instituteurs... C'était pour sélectionner les maîtres qui allaient avoir des contacts avec ces enfants mais un contact bienveillant, un contact éducatif, pas un contact sexuel. Il avait pensé déjà un peu à tout ça. Et Durkheim, quand il écrit en 1905, *Sur l'éducation sexuelle*, il dit : « Vite, il faut se dépêcher de mettre ça au programme de l'école publique, y compris dans les écoles privées ». C'était après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il fallait mettre tout le monde au clair là-dessus, au moins dire : voilà, ce que c'était. On peut le faire avec les petits enfants, pas besoin de faire des choses compliquées, mais déjà on peut les mettre en garde contre des choses comme ça : ce n'est pas normal qu'un adulte mette sa main dans le slip d'une petite fille ou d'un petit garçon ! Et encore pire si ce sont des parents parce-que, moi, j'ai l'impression que ma femme... Son père a fait quelque chose avec elle. Et ce n'est pas la première fois que j'entends malheureusement qu'il y a eu ce genre de choses.

**CL** : Dans les familles, c'est sans doute la mère qui a le plus...

**X** : Quand on lit André Gide, en Normandie, dans *L'Immoraliste*, il n'y avait que des histoires comme ça... C'est terrible ! Ce qui est terrible, c'est que, quand on est victime de ça, on a envie de le refaire, c'est-à-dire que le cerveau humain ne trouvant pas d'explication, on peut devenir soi-même prédateur sexuel.

**CL** : Vous le pensez ?

**X** : D'après Ferenczi ! Et moi, c'est vrai que j'ai eu des pulsions bizarres. Je n'étais pas très net avec les gens que je rencontrais. Encore hier soir, j'ai regardé une série, elle s'appelait *La Garçonne*. Il y avait un commissaire de police là-dedans qui était complètement cinglé parce que sa mère l'avait traumatisé sur la sexualité quand il était petit. Sa seule façon de réagir, bien qu'inspecteur de police, c'était de reproduire ce qu'il avait lui-même subi, sur les gens qu'il rencontrait. Alors moi, j'ai eu quelques pulsions, comme ça, que j'ai maîtrisées. Mais pas des pulsions pédophiles ! Jamais, jamais, bien qu'étant instituteur. Mais des pulsions un peu violentes avec des femmes. Je n'ai jamais porté la main sur une femme, mais j'étais dur, j'étais extrêmement dur. Ce n'est pas normal d'être dur comme ça et, en même temps, très gentil, très doux comme le personnage hier soir dans le film. Alors, ça, je trouvais ça très très bien avec la fille de Johnny Hallyday. Et, ça s'appelle *La Garçonne*, c'était très très psychologique, ce feuilleton avec les traumatismes de guerre, qui ont beaucoup marqué ma famille aussi. Mon grand-père a été blessé à Verdun. Tout ça abîme les familles. En 1944, ma grand-mère a été tuée par un bombardement... Donc, il faut digérer tout ça après.

**CL** : Et vos relations avec l'Eglise ? Est-ce que vous êtes...

**JMS** : Oui, dites-nous...

**X** : Alors, je ne vais plus à l'Eglise. Mais ce qui est « amusant », c'est que certains de mes travaux de recherche n'intéressent que l'Eglise finalement. J'ai fait plusieurs communications dans une université catholique : ils sont passionnés par tout ce que je raconte.

Parce que moi, je suis en train d'inventer un concept dans les sciences humaines.

**CL** : Vous êtes en train de rebondir très bien.

**X** : J'ai trouvé que, dans le sujet central de mes travaux de recherche, il y avait une forme de thérapie, de thérapeutique...

Pour l'instant, il n'y a que moi qui parle de ça.

**CL** : Il y a des expériences... ?

**X** : Oui, à /Caen/.

**CL** : Voilà qui vient vous apaiser beaucoup plus que le *Tercian*.

**X** : Ah, le *Tercian* !

**CL** : Si je ne me trompe pas, c'est un antipsychotique, je crois.

**X** : Ce n'est pas bon. Pas bon du tout, je suis bien content d'avoir arrêté ça. Mais, bon, moi, encore une fois, je faisais confiance et j'ai peut-être toujours trop fait confiance aux gens. J'ai fait confiance au docteur, mais qui m'a mis une dose terrible. C'est la reprise à la fac qui est compliquée : on est masqué en cours, il y a un groupe sur deux qui vient. Enfin, c'est très compliqué mais bon, on va essayer de passer. Cela dit, pour rebondir sur votre question sur ma vision de l'Église, je ne suis pas tendre maintenant avec l'Église, notamment sur sa vision de la nature. Donc, je me suis replongé dans Epicure, je crois que ça fait longtemps que personne n'avait été voir tout ça. Moi, je dirais que l'Église a un problème avec la nature et avec les choses naturelles. C'est vrai que ce qui m'est arrivé n'était pas naturel : toucher sexuellement un enfant, ce n'est pas naturel. Bousiller les arbres, la nature, les fleurs, tout ça, pour gagner de l'argent à toute vitesse, ce n'est pas naturel. Donc, moi, je suis un peu païen maintenant, je suis comme Pierre Rabhi. Pierre Rabhi a été élevé par des parents adoptifs chrétiens. Ses parents étaient musulmans, donc il a été musulman, chrétien et maintenant, il n'est pas païen, mais il le redevient un petit peu. Il aime les grosses pierres, les arbres, les sources, voilà. Il re-sacralise la nature. C'est vrai que je n'ai pas eu une très bonne expérience avec cette religion ; je crois que ma mère aurait voulu que je sois prêtre. Et j'aurais aimé être prêtre parce-que finalement, c'est un métier qui est tout à fait passionnant : aider les gens, aller vers eux... Moi, j'ai finalement, j'ai été prêtre dans ma fonction, là j'aide beaucoup tout le monde, voilà, des étudiants étrangers.

**CL** : Vous exercez.

**X** : Voilà. Et puis, avant, les étudiants étrangers payaient 150 euros de droits d'inscription et avec Monsieur Macron, ils paient 3200. Donc, là, il y a un problème.

**CL** : Oui, je sais, ça, c'est un problème. On va les perdre.

**X** : C'est la fin de la francophonie ! Parce que...

**CL** : Il n'y a plus que les Chinois...

**X** : Le Qatar, l'Arabie Saoudite, les Chinois mais pas l'Afrique et le Sud...

**CL** : Ni l'Afrique francophone.

**X** : Malheureusement, les Anglais vont récupérer nos étudiants.

**CL** : C'est très cher.

**X** : C'est très cher aussi.

**JMS** : Oui.

**CL** : Mais, à vous écouter, j'entends une forme d'apaisement avec tous vos travaux actuels, d'enseignement...

**X** : C'est thérapeutique.

**CL** : ...et de découverte. L'apaisement, oui, c'est certainement mieux que les médicaments.

**X** : Oui.

**JMS** : Et vos travaux, c'est pour vous, un thème de réflexion, un thème de recherche, mais en même temps, est-ce que vous pouvez pratiquer et mettre en œuvre ce que vous enseignez ?

**X** : C'est un peu utopiste, c'est-à-dire qu'il y a quelques chercheurs qui commencent à s'intéresser à ça. Notamment avec le COVID, on est obligé de repenser un peu l'école et c'est vrai que moi, j'ai retrouvé dans Maria Montessori, des gens comme ça.

**CL** : Oui, c'est ce que j'allais dire.

**X** : Le besoin de toucher...

**CL** : Il n'y a pas que les écoles Montessori qui sont très intéressées ?

**X** : Les écoles Steiner, les écoles Montessori, tout ça, ça fait longtemps qu'ils sont un peu là-dedans. À Paris, il y a une école, les « Kids Montessori » : les enfants vont au parc, ils travaillent beaucoup dans le parc qui est juste à côté de l'école. Ils ont fait un deal avec la mairie de Paris : les enfants sont tout le temps dans le parc.

**CL** : Je pense que vous pourriez le développer plus, en effet, dans les écoles Montessori.

**X** : Ah, oui. Puis, en Allemagne, ça marche bien, en Ecosse, en Scandinavie, pourtant il fait froid, mais les enfants sont souvent dehors. Et c'est une révolution scolaire. En même temps, ce sont des épicuriens, c'est-à-dire qu'Epicure disait : « Il ne faut pas croire en Dieu parce-que sinon on passe toute sa vie à ça et les dieux, s'ils existent, ne s'occupent pas de nous, avec nos petites bêtises. Ils s'occupent de quelques héros, de quelques belles naïades ». Moi, je me soigne avec Epicure. C'est une philosophie que j'ai adoptée maintenant parce qu'elle me permet d'être serein. Et, le jardin d'Epicure, c'est ça, c'est-à-dire qu'on laisse tomber un peu toutes les choses qui nous empêchaient de vivre et puis on est en petite communauté avec des gens qu'on choisit. Finalement, il faut voir des gens qui vous font du bien, des gens qui sont à l'écoute, avec une douceur, une bienveillance. Il y a Rogers aussi, qui disait ça. Mais, je ne cherche plus à aimer tout le monde.

**JMS** : Vous avez évoqué de manière très claire le passé, ce qui vous est arrivé. Est-ce que vous avez toujours porté cela comme souvenir, comme traumatisme, ou est-ce que ça a quand même resurgi à un moment ? J'ai l'impression que ça a quand même resurgi à un moment.

**X** : Oui, ça a resurgi à certains moments.

**JMS** : À certains moments ?

**X** : Oui, quand mes couples s'effondrent. Ça me met dans des colères.

**CL** : Et ils se sont toujours effondrés un peu au moment où...

**X** : Ça s'effondre comme un magnifique château de cartes, c'est toujours la même chose. Parce-que j'ai des replis sur moi-même. Mes filles – alors, j'ai deux très jolies filles – elles me disent : « Papa, par moments, tu es tellement tendu ! ». Il y a quelque chose qui se passe.

**JMS** : Est-ce que vous avez voulu, à un moment ou à un autre, en parler et demander des comptes à la justice ou à l'Église ?

**X** : La justice, c'est un peu tard parce-que je pense que les trois protagonistes sont décédés.

**JMS** : Oui, c'est ça.

**X** : Le Père /B/ est mort, et le Père /L/, je l'aimais bien, c'est marrant, je n'aurais jamais été porter plainte contre le Père /L/ parce qu'il était profondément bon. Alors, il avait ce défaut bizarre de toucher les enfants, c'est un pédophile gentil ! Alors que le Père /B/, je lui en veux à celui-là...

**CL** : Vous n'avez pas pensé à porter plainte à un moment ?

**X** : C'est récemment que j'ai regardé sur internet. J'ai eu le courage de taper : Père /B/, aumônier. Et, il y a toute sa fiche qui apparaît, tous les titres qu'il a eus, je crois qu'il a eu plus ou moins des médailles. Et, donc, j'ai lu qu'il était mort en 2011 et je me suis dit : « Zut. C'est un peu tard ».

**JMS** : Oui, pour la justice, c'est trop tard, vous n'avez pas eu l'idée ou l'envie d'y aller de son vivant ? Et l'Église, est-ce que vous avez voulu voir des responsables de l'Église pour... ?

**X** : Oui ! J'ai commencé une conversation avec l'archevêque mais, en même temps, je sais qu'il est archevêque, il a autre chose à faire que discuter par mail, tout le temps avec quelqu'un. Mais, j'aurais aimé le voir, lui, pas pour le disputer, parce que c'est un brave type.

Il forme les prêtres. Puis, il a l'air très doux, très gentil. Il a une bonne écoute. Alors...

**JMS** : Vous avez eu un contact avec lui ?

**X** : Par mail. Je crois que c'est lui, la première fois, qui m'a envoyé un petit mail très gentil.

**JMS** : Oui.

**X** : Il me dit : « *Je souffre beaucoup de ce que vous me dites* », tout ça.

**JMS** : Vous l'avez rencontré ou pas ?

**X** : Non, pas physiquement. Mais j'aimerais parler avec lui parce-que, depuis, j'ai lu le livre de Frédéric Martel, *Sodoma...*

**JMS** : Oui.

**X** : Et c'est encore pire que ce que j'imaginai. Donc, ça correspond un petit peu à tout ce que j'avais pu comprendre là-dedans. C'est-à-dire que les gens qui rentraient dans la prêtrise, ils étaient souvent homosexuels et ils voulaient finalement se donner une légitimité derrière un habit, derrière une fonction, pour pratiquer leur homosexualité. Alors, tant que c'est homosexuel, moi, je n'ai rien à dire, c'est leur truc, ils se débrouillent. Mais là où ça dérape, c'est quand ça va sur des enfants et c'est vrai que c'est tellement compressé, tous ces trucs-là, que si la personne ne trouve pas de partenaire... Après, il y a toujours la tentation d'aller vers des enfants, qui ne peuvent pas se défendre. C'est la garantie de l'impunité, finalement. La preuve !

**CL** : Oui, c'est le refuge.

**X** : Alors, aujourd'hui peut-être, beaucoup d'enfants seraient plus courageux, en disant : « Oui... »

**CL** : Je pense qu'aujourd'hui, d'ailleurs, les enfants sont élevés à parler et élevés à dire : « On ne touche pas à ton corps. ».

**X** : Tandis que nous, on était bêtes là-dessus...

**CL** : Et le célibat ? Vous pensez que c'est très dur ? Que ça explique quelque chose ou pas du tout ? Parce que là, vous parlez d'homosexualité, mais en hétérosexualité ?

**X** : Je pense qu'il y a des prêtres qui ont fait abstraction de leur vie sexuelle, qui offrent toute leur énergie, toute leur libido à la gentillesse, la bonté, la disponibilité, à aller vers des gens. C'est très fatigant, je pense, le métier de prêtre, d'aller partout. Donc ceux-là, bravo ! Je dis chapeau, très beau, très bien. Mais peut-être qu'il faudrait des femmes prêtres aussi. Il y a eu des femmes qui se sont présentées pour être cardinales, là, donc...

**JMS** : A Lyon.

**X** : Oui. Bon, après, chacun voit ce qu'il veut mais moi, je pense qu'il y a un problème – je ne suis pas un fou de Freud – mais je pense que la libido, c'est quand même assez puissant, la sexualité, c'est très puissant. Il faut au moins que ces choses-là soient dites. Peut-être que, moi, j'en parle à mes étudiants, mais peut-être qu'il faudrait en parler dans les séminaires aussi, comme ils passent beaucoup d'années à se former dans les séminaires. Il faudrait des cours sur la sexualité, au moins qu'ils comprennent qu'il y a des pulsions et que ces pulsions, il faut savoir les maîtriser. C'est tout. Savoir maîtriser les pulsions qu'on ressent. C'est ça que je reproche à l'Église et je reproche... Par exemple, Barbarin, il a couvert ce copain prêtre, il savait très bien qu'il se passait des trucs bizarres. Par amitié, il n'a pas...

**CL** : Ses prédécesseurs aussi.

**X** : Oui.

**CL** : Il arrive tard.

**X** : Alors, si vous voulez, la pédophilie, ça touche tous les milieux. Moi, quand j'étais instituteur, j'ai vu malheureusement quelques cas comme ça, et ça remontait... Maintenant...

**CL** : Ça remontait ?

**X** : Ça remontait. Mais Najat Vallaud-Belkacem, elle était sans pitié... Dès qu'il y avait le moindre truc : radiation des cadres. Mais, c'est vrai, quand vous êtes enseignant, vous n'êtes pas le représentant d'un dogme, vous êtes *le* saint roi de la République, si vous voulez, vous êtes un laïque. Derrière, il n'y a pas la foi pour hypnotiser l'enfant. Ce qui est terrible dans ce qui m'est arrivé, ce que je trouve dégoûtant, c'est d'utiliser en plus la foi de l'enfant comme « miel » pour attirer. C'est dégoûtant, c'est épouvantable. C'est une abjection. Alors, s'il y a un enfer quelque part, je pense qu'il est réservé à ce genre de personnes, qui sont conscientes de ce qu'elles font. Le Père /B/, il avait peut-être un doctorat – en tout cas, il était brillant parce qu'il faisait des messes, comme ça, devant tous les parents d'élèves avec des sermons qui étaient très élaborés. Donc, le Père /B/, je lui en veux à celui-là particulièrement. Puis, l'autre aussi, qui était habillé en civil, qui était un prédateur, un vampire ! Finalement, il allait de paroisse en paroisse, il voyait un beau gamin et il convainquait la maman de lui confier l'enfant pour l'abuser sexuellement. C'est un vampire ! C'est du vampirisme sexuel. Et, c'est vrai que moi, toute ma vie, j'ai eu ces problèmes de digestion. Je n'ai jamais digéré cette affaire-là. Et, du coup, mon corps ne digérait pas non plus.

**CL** : C'est guéri ?

**X** : Oui, grâce au docteur /P/.

**CL** : Grace à l'opération ?

**X** : Oui ! Je n'ai plus mal. C'est une nouvelle vie ! C'est mieux. Je n'ai plus mal au ventre, enfin !

**JMS** : Depuis cette opération ?

**X** : Depuis cette opération qui a très bien réussi.

**JMS** : 2014 ?

**X** : 2013, été 2013.

**JMS** : 2013... Vous avez des points d'appui, vous voyez !

**CL** : Oui !

**X** : Mais quand le docteur /P/ m'a dit : « Vous êtes un ancien de cet établissement », je lui ai dit : « Mais comment pouvez-vous dire un truc pareil ? ». Grâce à l'usage de radios ! C'est incroyable, ça ! Bon, enfin, voilà, je suis soulagé, j'ai pu faire mon témoignage. Je vous remercie beaucoup.

**JMS** : Nous vous remercions. Je vais peut-être vous poser aussi quelques questions : vous avez bien parlé de vos parents et je comprends bien cette relation, elle n'est pas classique, elle est caricaturale mais elle est très claire. Dans votre relation avec vos enfants, est-ce que vous leur avez parlé de ce qui vous est arrivé ? Non ?

**X** : Non, non.

**JMS** : D'accord. Et les conjointes que vous avez eues...

**X** : Même ma conjointe psychiatre, je ne peux pas parler de ça, c'est trop fort.

**CL** : Et les précédentes ?

**X** : Non.

**CL** : Aucune ?

**X** : Aucune.

**CL** : En fait, vous êtes seul avec ça.

**X** : Oui.

**JMS** : D'accord, vous savez, si je vous pose la question, c'est pour clarifier quelque chose que j'avais bien compris, mais je voulais quand même que vous le disiez, qu'il n'y ait pas de risques d'erreur.

**X** : D'accord.

**CL** : Oui, c'est très important.

**JMS** : Oui, et du coup, comme le dit Christine Lazerges, vous êtes seul avec ça.

**X** : C'est le temps que je fasse quelque chose.

**JMS** : D'accord.

**CL** : Mais vous êtes peut-être un peu moins seul ? Maintenant que vous avez écrit...

**X** : Maintenant que je vous connais ! Je vous remercie beaucoup.

**JMS** : Vous avez écrit...

**X** : Oui, j'ai écrit un roman.

**JMS** : D'accord.

**X** : Ça n'avait rien de politique. C'est un roman un peu autobiographique, où on sent qu'il y a quelque chose contre l'Église, même souvent.

**JMS** : Il a été publié ?

**X** : Oui, on peut l'avoir sur internet.

Alors, ça a été lu par une de mes collègues, elle m'a dit : « Oui, c'est pas mal, c'est sympa. ». Mais on sent que c'est un peu thérapeutique ! Que le fait de se raconter, à travers même un personnage de fiction, il y a quelque chose...

**JMS** : Et, vous, dans le cas de vos travaux et de vos recherches en sciences humaines, est-ce que vous pouvez écrire des choses ? Est-ce que vous avez fait des articles ?

**X** : Alors, rien sur la sexualité et l'éducation. J'ai fait un article sur Durkheim. Les sciences de l'éducation, c'est Durkheim. Le premier cours de sciences de l'éducation, c'est Durkheim à Bordeaux, en 1903. Pour la première fois, il y a des femmes qui viennent au cours, alors que les femmes ne venaient pas, les institutrices viennent. Donc, il y avait là quelque chose qui est très beau et qui, je crois, si ça avait été un peu développé... Après il y a eu les tentatives d'éducation sexuelle dans les programmes officiels. C'est toujours le cas mais bon, ce n'est pas... J'en ai parlé avec mon fils, j'ai dit : « Qu'est-ce que t'as eu comme cours ? » Il me dit : « Rien. ». On est quand même en 2020 !

**CL** : C'est très variable, d'établissement à établissement, de professeur à professeur.

**X** : Et j'ai trouvé ça très courageux de la part de Durkheim. Sinon... Bon, c'est vrai que j'écris pas mal de choses et que, de temps en temps, j'envoie une pique à l'Église. Je crois qu'ils ne vont pas s'en remettre... J'avais fait un développement sur les sorcières, l'autre jour, parce que c'est très à la mode en sciences humaines, en ce moment. Il y a à peu près 180 000 femmes qui ont été brûlées, torturées, uniquement parce qu'elles connaissaient des plantes. Elles n'étaient pas là pour faire du mal. Certaines étaient sages-femmes. Mais l'Église a été terrible avec ces personnes-là, terrible. J'ai fait des recherches assez poussées là-dessus et puis il y a Nathan Wachtel, qui est professeur au Collège de France, qui a fait des choses aussi intéressantes. Bon, c'est vrai que là, j'envoie des piques de temps en temps.

**JMS** : L'article que vous avez écrit sur Durkheim, c'est sur la sexualité ?

**X** : Non, non, non ! Dans les archives du musée de l'éducation, j'ai retrouvé des vieux articles de Durkheim pendant la guerre de 14.

**JMS** : Oui, bien sûr. Ce sont les deux fondateurs de la sociologie.

**CL** : Oui !

**X** : Donc, j'ai retrouvé dans Renouard, un truc et tout ça. C'est pas mal !

**JMS** : Vous avez retrouvé des articles sur la sexualité ?

**X** : Il y a un Durkheim, qui est publié chez Payot, *De la sexualité, sur la sexualité*.

**CL** : C'est le titre mais je...

**X** : Ce n'est pas le plus connu ! Il fait une centaine, 130 pages.

**CL** : Le plus connu, c'est *Les Règles de la méthode sociologique* ou *Le Suicide*.

**X** : *Le Suicide*, alors, ça quand même... Je vais encore vous faire sourire, mais le premier livre que j'ai lu à la fac, c'est *Le Suicide*. J'y suis allé direct. Quand je l'ai vu dans le fond de la bibliothèque, j'ai dit : « C'est mon livre ». Et je vous assure que ça m'a évité de me suicider, ce livre-là.

**CL** : Mais, là, vous avez une vie professionnelle très riche.

**X** : Non, parce-que je suis précaire, je ne suis pas maître de conférences. Je le serai peut-être un jour, c'est comme ça.

**CL** : Vous êtes précaire mais pas dans ce que vous aimez faire.

**X** : Oui. Je me suis toujours senti très fragile. Non, je donne l'impression que c'est pas mal, mais dans les faits, là, je gagne 1400 euros, donc, avec quatre enfants... Pourtant j'ai une femme médecin mais...

**CL** : Mais chacune des femmes doit participer, quand même.

Qu'est-ce que vous attendez de notre Commission ?

**X** : De faire de la pub sur tout ce que je vous dis, voilà, que ça se sache.

**CL** : D'en parler.

**X** : Il faut. Mais aujourd'hui, encore une fois, je pense qu'il n'y a pas de dangers dans cette école, bien qu'on ait quand même soulevé tout à l'heure le cas étrange de ce professeur, candidat FN. Bon, je ne lui reproche pas d'être professeur mais... C'est quand même bizarre. Ils n'allaient pas prendre non plus quelqu'un de la France Insoumise, je pense mais...

**CL** : Il a le CAPES, quand même, on peut imaginer.

**X** : J'espère mais... Ça fait bizarre.

**JMS** : Oui ! Dans l'enseignement privé, tel que je peux le connaître, un candidat FN, ça fait plus « tâche » qu'un candidat de la France Insoumise.

**CL** : Oui, je suis d'accord. Aujourd'hui !

**JMS** : Parce que la France Insoumise, ça peut être compatible avec les valeurs chrétiennes.

**CL** : Ça peut être « chrétien-compatible ». Le FN, non.

**JMS** : Oui, alors que le FN, ce n'est pas « chrétien-compatible » !

**CL** : Pourtant, il y a quand même des paroisses où il y a beaucoup de gens du FN.

**JMS** : Certes !

**CL** : Mais, cela se voit aussi dans des paroisses protestantes, ce n'est pas une spécificité des catholiques...

**X** : C'est vrai ! Et même juives parce que le compagnon de Marine Le Pen, Louis Aliot, est juif. Donc...

**CL** : Oui.

**JMS** : Donc, qu'est-ce que vous attendez de nous ? C'est faire connaître ce qui vous est arrivé...

**X** : Faire connaître.

**CL** : En faire parler.

**X** : Dans un sens pédagogique, finalement.

**JMS** : Voilà. Alors, il y a eu une question que je voulais vous poser : est-ce que vous souhaitez que la Commission signale à cette congrégation ce qu'il s'est passé ?

**X** : Oui.

**JMS** : Vous nous avez donné des indications assez précises...

**CL** : D'années !

**JMS** : D'années.

**CL** : Et même de noms.

**JMS** : Et de noms aussi !

**X** : Mais oui !

**JMS** : Si vous voulez, moi, avec Christine, on peut le faire. A la question que je vous poserai, il y a deux réponses tout à fait légitimes et possibles : est-ce qu'on mentionne votre nom ou est-ce qu'on ne mentionne pas votre nom ? Vous n'êtes pas obligé de me répondre comme ça, sur le champ. Vous pouvez y réfléchir.

**X** : C'est que mon petit garçon est encore dans l'école.

**JMS** : Oui.

**X** : C'est ça qui me retient.

**CL** : Vous avez un fils de 15 ans.

**JMS** : Je sais que c'est un peu pesant mais vous voyez, au sein de la Commission, nous avons diffusé des témoignages avec ou sans le nom de la victime. En veillant à anonymiser les personnes qui n'ont pas été jugées et en masquant le nom de la ville ou de l'établissement. Dans certains cas, le prêtre est encore vivant mais les faits sont prescrits au sens pénal du terme. Dans votre cas, il est décédé, mais n'ont pas été jugés. Mais il est bon que les institutions, qui ont hébergé des criminels, le sachent ! Enfin, qu'elles sachent ce qui en est résulté.

**X** : C'est évident.

**JMS** : D'accord, on le fera pour faire connaître ce que vous avez vécu.

**X** : Puis, des enfants sortaient du confessionnal en pleurant, j'en ai vu qui étaient malheureux. Ils allaient aux toilettes direct. Ils se disaient : « Qu'est-ce que j'ai ? », ils se tenaient les fesses. J'ai vu ça, moi. Parce qu'on n'avait pas le droit d'aller aux toilettes en dehors des heures de cours, en dehors des cours de récréation. Pour aller aux toilettes, il fallait demander l'autorisation. Donc, le gamin était doublement mal... C'est affreux, oui. Parce qu'alors, qu'est-ce qu'on était embêté avec ces toilettes dans ces collèges catholiques. L'accès aux toilettes était presque une récompense.

**CL** : C'est dingue !

**JMS** : Oui.

**X** : Donc, le docteur /P/ m'a dit : « Ce que vous avez, c'est le syndrome des enfants qu'on empêche d'aller aux toilettes ». Quand il m'a dit ça, je me suis dit : « Toute mon enfance, c'est ça ». Il y a toujours eu un problème avec les toilettes.

**JMS** : Christine, ce que dit Monsieur, c'est aussi ma vie.

**X** : C'est vrai ? Je suis désolé.

**JMS** : Je veux parler de l'empêchement d'aller aux toilettes.

**CL** : L'empêchement d'aller aux toilettes... et ça vient de l'école.

**JMS** : Le problème de l'accès aux toilettes ! La permission pour y accéder !

**CL** : C'est fou, ça. D'autant qu'on sait très bien que c'est très mauvais.

**X** : Mais c'est très mauvais, très mauvais.

**CL** : Dans l'école publique mixte, les petites filles étaient traumatisées. À l'école où étaient mes enfants, ma fille me racontait que sous la porte des toilettes dans la cour, à la turque, il y avait un espace, 20cm.

**X** : Oui, les garçons regardaient dessous.

**CL** : Et les garçons regardaient dessous.

**X** : D'où mon travail de recherche en sciences humaines, vous voyez, thérapeutique parce-que ça a changé, ça. Actuellement, les petites filles se cachent dans les toilettes parce-que les garçons ont des ballons de foot plein de flotte et ils tapent comme des « zouins » là-dedans et ils visent les filles dans les cours de récré. Quand je dis ça à mes collègues, ils disent : « Comment tu sais ça ? » Je dis : « Mais attendez, vous êtes profs de sciences de l'éducation, vous n'avez jamais été instituteurs. Comment voulez-vous connaître votre métier ? » Je suis dur avec eux parce que bon, ils ont fait des études, comme ça...

**CL** : Non, mais c'est vrai que...

**X** : Mais ils ne connaissent pas la réalité et...

**CL** : On voit ça aussi dans les camps scouts.

**X** : Oui !

**CL** : Les toilettes, ça, c'est propre aux enfants. Il y avait des toilettes tellement immondes dans certains camps qu'ils y allaient le moins possible.

**X** : C'était presque le luxe de la nature ! Non, mais il y a des choses à développer, là, vous voyez...

**CL** : Vous voyez, vous avez des choses à écrire.

**X** : Tout près de la psychanalyse, tout près de la sociologie, de l'anthropologie...C'est une façon de tenir l'enfant. Alors, c'est vrai qu'on était tenu à nos pupitres, déjà, qui étaient fixés au sol dans cet établissement, alors qu'aujourd'hui, les chaises et tout ça, ça bouge.

**CL** : Ça se balade.

**X** : Mais à l'époque, il fallait être droit, y en a qui attrapaient des scolioles, d'ailleurs, à force d'être tout le temps bizarres. Ce n'était pas confortable du tout, mais il ne fallait pas bouger, pas faire de bruit. On était fixé au sol et les coups qui pleuvaient, comme ça, sans pouvoir... Non, c'était terrible.

Bon, voilà, je pense que j'ai abusé de mon temps.

**JMS** : Non, c'était vraiment utile Monsieur.

**X** : Mais merci de votre écoute.

**CL** : En tout cas, merci infiniment. C'est nous qui apprenons beaucoup.

**JMS** : Nous avons été très touchés par ce que vous avez dit. Vous comprenez bien que nous n'avons pas de compétences psychologiques. Nous ne sommes pas en mesure de vous apporter une aide, je dirais, directe et efficace. Ce que vous avez dit nous touche beaucoup. C'est à la fois des choses qui sont proprement inimaginables et puis, il y a aussi dans le récit de votre vie et ce qu'on a pu en connaître des points d'appui, des correspondances, des harmoniques qui doivent vous aider. C'était très intéressant, très utile de vous entendre. Et nous prendrons contact avec la congrégation.

**CL** : Oui.

**JMS** : ... pour faire savoir - sans vous nommer – ce qui vous est arrivé.

**X** : Je pense que c'est important.

**CL** : Et si vous le souhaitez, il doit y avoir, dans votre département une association d'information et d'aide aux victimes appartenant au réseau France Victimes.

-- Fin de l'entretien --